

# La Nation

Journal vaudois

JAA. CH-1000 Lausanne 1 Poste CH SA

Bimensuel hors partis fondé en 1931, publié par la Ligue vaudoise  
Le numéro: Fr. 3,50 Abonnement annuel: Fr. 77.-  
Apprentis, étudiants: Fr. 33.-



## Le fantôme de Vidy

**D**écapité à Vidy il y a 299 ans, le major Daniel Abram Davel s'est offert aux Vaudois comme leur grand mythe national.

«Mythe avez-vous dit? la geste du major n'est-elle qu'une douteuse légende à raconter le soir aux enfants?» Précisément non, et là réside la différence entre la légende et le mythe. Du mythe, que sa véracité soit établie ou non, se tirent des leçons politiques, sinon institutionnelles. Davel mérite plus que le statut d'anecdote de carnet, et autorise des réflexions aussi profondes qu'inattendues.

Dans son *Syndrome vaudois*, Michel Thévoz avait vu en Davel l'agent d'une conspiration. Il aurait su cacher, même sous la torture, que son acte dépassait celui d'un individu isolé<sup>1</sup>. Ce «secret de famille à l'échelle cantonale» aurait fondé le mutisme des Vaudois. La décapitation de 1723 devient notre meurtre fondateur, créant notre psychisme profond. Ainsi se lançait la carrière d'un peuple inapte à l'expression de ses sentiments, avare de confessions et éternellement honteux de son indépendance.

Marcel Regamey, en 1936, donnant une conférence à la Section vaudoise de Zofingue<sup>2</sup>, tirait de l'aventure

davélienne une leçon fondamentale sur l'articulation entre la fin et les moyens: «Davel est plus une victime qu'un héros. Sa tentative était vouée à l'échec dès le début. On demeure stupéfait que Davel ait méconnu à ce point l'état politique du pays.» Le jugement de notre fondateur est sans appel: «Il faut être franc: jusqu'à son arrestation, Davel paraît accumuler les erreurs et les fautes. Absurdes d'un point de vue politique et militaire, ses actes sont incompréhensibles d'un point de vue moral.» Plus d'une fois, nous avons refusé une initiative constitutionnelle nous semblant aller dans le bon sens, mais paraissant concrètement inapplicable.

La controverse récemment lancée par les Verts sur la réhabilitation de Davel n'est pas encore close. En cherchant à faire du major une figure de la désobéissance civile, la gauche veut l'asservir à sa cause et tirer parti de l'agenda commémoratif. Sa lecture du mythe est non seulement partielle, mais ignore surtout que la réhabilitation a déjà eu lieu. Davel n'a-t-il pas sa statue au Château? Nul besoin pour cela d'entraîner le Tribunal des Bourgeois de la Rue de Bourg – auteur de la condamnation de 1723 – dans le sillage de l'acquiescement raté

des grévistes du climat. Encore moins de forcer le Grand Conseil à une solennelle et provinciale déclaration qui donnerait un argument supplémentaire aux avocats des zadistes.

Enfin, que dire de la condamnation lausannoise elle-même? Elle démontre qu'il manque dans nos bibliothèques une grande histoire des relations entre Lausanne et le reste du Canton.

Le mythe de Davel rappelle aux Vaudois la nécessité du combat pour leurs libertés. Il leur susurre aussi à l'oreille combien ils sont trop prompts à l'abandonner, par respect de l'autorité et amour de l'Etat. Cela est déjà énorme. Mais l'imperfection fondamentale de son coup d'Etat nous interdit de faire du Major un demi-dieu. En cela Davel est bien loin de Jeanne d'Arc ou de Romulus. Il fonde un mythe à notre mesure et interdit d'en tirer une idéologie.

L'une des forces de l'aventure de Davel est d'être parfaitement documentée. Cela a l'avantage de rapidement écarter la question de la véracité des faits. Elle trouble suffisamment les mythes fédéraux, de Guillaume Tell à Sempach. Reconnaissons que cela retire à la gauche sa première ligne de défense contre ce qu'elle désignera

trop rapidement comme des légendes nationalistes. Généralement, elle oublie du même coup qu'elle a ses propres mythes, au premier chef desquels les grèves générales et leurs incantations antimilitaristes.

Ne reste donc plus aux «casseurs de mythes» que de réécrire l'histoire de l'histoire du mythe. Cela n'est, en soi, pas dérangeant et réalise une occasion d'approfondir et transmettre l'histoire du Canton. Juste Olivier et Charles Gleyre ont façonné notre image d'un Davel romanesque. Que le tableau de l'Hôtel de Ville fût incendié en 1980 en a rajouté au tragique. Laissons donc de nouvelles strates s'empiler.

Dans une année s'ouvriront les manifestations du 300<sup>e</sup> anniversaire de la décapitation. Pour l'occasion fleuriront en Pays de Vaud de nombreuses manifestations publiques. Leurs préparatifs ont déjà commencé. Du haut de son échafaud, Davel n'en finit pas de nous exhorter.

Félicien Monnier

<sup>1</sup> Thévoz Michel, *Le syndrome vaudois*, Lausanne 2002.

<sup>2</sup> Regamey Marcel, «Davel», in *Cahiers de la renaissance vaudoise n° 17*, Lausanne 1936.

## Morgenstraich

Le 10 mars, en gagnant la gare de Frenkendorf (commune voisine de Liestal, où je logeais) pour y prendre le train spécial de 03:01, je pensais ne trouver sur le quai, dans la nuit froide de l'hiver, qu'une poignée d'autres amateurs invétérés de l'incomparable diane. Erreur! La station fourmillait de monde et le train était déjà bondé, pour moitié de voyageurs costumés, certains portant un tambour. Je me presse contre un Vogelgryff, fort aimable d'ailleurs. Le temps de longer d'innombrables usines et d'adresser une pensée aux ingénieurs-chimistes de ma connaissance, et nous voici à Bâle. Sans trop me demander mon avis, un personnage bariolé m'accroche une médaille que je paie de bonne grâce, et un flot humain me porte vers la vieille ville.

Au beffroi sonne le dernier coup de quatre heures. A l'instant, l'interrupteur central de Bâle-Ville (il a dû être conçu à cet effet) plonge la cité dans une obscurité totale. Une clameur rituelle s'élève brièvement et, tout de suite, les tambours et les fifres, venus d'on ne sait où, comme sortis par génération spontanée du sous-sol rhénan, font retentir leurs marches antiques; ils défilent

dans un désordre total et parfaitement maîtrisé à la lueur de leurs lanternes, ornées de dessins humoristiques qui sont parfois de vrais chefs-d'œuvre; cependant, comme par autodérision, les vers moqueurs qui les commentent sont griffonnés en minuscules maladroitement. Superbe procession; mais personne n'applaudit, car ce n'est pas un spectacle; c'est une célébration.

Il est saisissant de voir le peuple bâlois se réunir par dizaines de milliers, en pleine nuit, pour sa fête nationale. Celle-ci va encore durer trois jours (et trois nuits) avec plusieurs cortèges brillants et interminables (celui du lundi fait plus de quatre kilomètres!). Les spectateurs y sont gratifiés de longs poèmes satiriques en Baslertysch; peu familier du dialecte, j'essaie de comprendre; mais il me faut un quart d'heure pour croire saisir une strophe; je suis le champion des Schnitzelbänke. Les autochtones, eux, rient doucement; mais sans gros éclats, car la solennité garde de la tenue et ne dégénère pas dans l'alcool. Si enivrement il y a, c'est une sorte d'ivresse mentale favorisée par le son entêtant des fifres et tambours.

Les cliques, dont certaines comptent près de cent musiciens, sont de haute qualité, quelques-unes même carrément virtuoses. Les belles caisses, tendues par des cordes, résonnent de ras de cinq, de ras de neuf, de pataflafas, de coups de la fin, ceux-ci parfois enchaînés par trois, et même, comble de l'art, de coups du moulin. Les fifres brodent sur ce rythme savant leurs mélodies acidulées, avec ici et là des contrepoints

à la deuxième voix. Quand, le lundi vers six heures du matin, les groupes ont circulé dans toutes les rues et investi toutes les places, il est temps pour la plupart d'aller déguster une soupe à la farine rôtie; mais des obstinés poursuivent leur jeu; à quatre ou cinq, voire même en solitaires, ils arpentent les ruelles en continuant leur musique. Car durant trois jours hors du temps, le rêve sacré n'aura pas de cesse.

J.-F. Cavin

“

J'ai vu les Etats-Unis tuer un million de personnes au Vietnam pour des raisons que je n'ai jamais comprises. Je les ai vus envahir l'Irak pour des raisons tout aussi obscures. J'ai vu les Etats-Unis envoyer des milliers de soldats, de chars, d'hélicoptères et de drones en Afghanistan. Encore plus de morts. Mais toujours au nom de la «liberté» et de la «démocratie».

Pour autant, je n'ai jamais vu aucun pays européen sanctionner

ou boycotter les Etats-Unis. [...] Les gens n'aiment pas Poutine. Je ne l'aime pas particulièrement non plus. Mais je ne pense pas que ce soit une raison pour punir tous les Russes, ni que tous les Américains auraient dû être punis pour les guerres catastrophiques au Vietnam, en Irak et en Afghanistan.

Jon Ferguson,  
24 heures, 30 mars 2022

”

# L'universitaire et le Pays imaginaire

En digne représentant de la caste intellectuelle, l'*homo academicus* a ceci de caractéristique qu'il passe généralement plus de temps à manipuler des idées que des marteaux ou des faucilles. Chez un esprit solidement enraciné dans sa terre, sa culture et sa foi, cette spécialisation de l'intellect permet de remarquables prouesses d'inspiration. Le rapport au réel, au passé et au sacré veille à cadrer les réflexions, voire à les corriger si celles-ci s'égarer par trop d'abstraction.

À l'inverse, privé de ce triple ancrage – environnemental, culturel et spirituel –, le chercheur universitaire finit par élaborer des théories si abstraites qu'elles en deviennent complètement folles. Coupé de son environnement, mais aussi de son corps, cet être semi-éthéré peut alors pousser ses élucubrations jusqu'à nier la différence entre les sexes. Et pour cause! Évoluant dans un milieu aseptisé fait de *safe space*, d'atmosphère conditionnée et de cyborgs sous contraceptifs hormonaux, il ne sent et ne ressent plus rien : ni odeur, ni hormone, ni phéromone.

Sûr de sa science, il croit connaître le monde au travers de son écran et de revues à comité de lecture... composé d'individus aussi aliénés que lui. De fait, l'étendue de son savoir est aussi

vaste que vide. Il palabre, pérorer et diserte dans un langage technicien froid et mécanique. Coincé dans son monde d'idées, il ne peut plus voir la réalité telle qu'elle se présente habituellement à l'homme qui y vit et s'y confronte; l'homme qui, par son travail ou son mode de vie, n'a pas d'autre choix que de vivre dans et avec une nature sur laquelle il n'a pas prise, mais avec laquelle il est en relation et en lutte.

«Et alors?» dira-t-on. «Pourquoi ne pas laisser ces jeunes cerveaux naviguer d'abstraction en abstraction? Ça leur passera en quittant l'université, lorsqu'ils se confronteront au monde réel...» Eh bien, si cette sentence pouvait être vraie il y a encore vingt ans, ce n'est plus le cas depuis la multiplication, dans l'administration publique comme dans les entreprises privées, de commissions dédiées à l'égalité, à la diversité, à la durabilité, etc., qui permettent aux étudiants échauffés de prolonger leur croisade et de diffuser leur conception du meilleur des mondes à l'ensemble de la société. Les conséquences de cette dérive se font d'ailleurs déjà ressentir dans bon nombre de domaines professionnels du monde occidental<sup>1</sup>.

Mais ce qui est peut-être plus grave encore, c'est que l'universitaire «éveillé», comme tout bon idéologue, ne se

contente pas d'élaborer des théories déconnectées de la réalité, il cherche également à plier cette dernière à l'idée qu'il s'en fait. Et c'est ici que les dégâts commencent, car si nous ne devons retenir qu'une seule leçon de l'histoire du siècle passé, c'est l'aspect terriblement destructeur des projets idéologiques imposés par des intellectuels incapables de se remettre en question; le facteur humain étant systématiquement considéré comme l'élément perturbateur à corriger.<sup>2</sup>

Serait-ce dès lors exagéré de supposer que le remplacement progressif de nos élus, jadis largement représentés par des hommes reliés au réel (agriculteurs, entrepreneurs, militaires, etc.), par des

académiciens naviguant dans un pays imaginaire ne présage rien de bon pour l'avenir de notre Pays bien réel?

David Verdan

<sup>1</sup> Sur ce sujet: Bradley Campbell et Jason Manning, *The Rise of Victimhood Culture. Microaggressions, Safe Spaces, and the New Culture Wars*, Palgrave Macmillan, 2018.

<sup>2</sup> C'est précisément ce que vivent les enseignants de l'école vaudoise avec «le projet 360» qui, dans la pratique – c'est-à-dire, au-delà des PowerPoint colorés du département –, est une véritable usine à gaz, mais dont les tares sont systématiquement imputées aux professionnels du terrain qui seraient «incapables d'intégrer le changement».

## Occident express 99

Dans le vol qui me ramène à Belgrade d'un petit séjour à Amsterdam, je transperce le ciel européen du Nord-Ouest au Sud-Est avec des sentiments forts, et mélangés. C'est de cette Europe qu'il est question. C'est toujours d'elle que je parle dans ces chroniques, directement ou indirectement. Et ces derniers jours, l'occasion m'a été donnée d'en parler plus que d'ordinaire, avec mes cousins, des gens éclairés et curieux. Ils sont pleins de questions, sur la Serbie, sur la dislocation de la Yougoslavie, et au-delà sur les pays de l'Europe orientale. Leurs interrogations se fondent sur une presse occidentale qui s'offense et s'effraie des évolutions politiques et sociales des dernières années, en Serbie, en Hongrie, en Tchéquie ou en Pologne. A Amsterdam, on perçoit avec une horreur non feinte les discours de plus en plus antieuropéens et socialement conservateurs qui dominent, de Belgrade à Varsovie en passant par Budapest. Il semble inimaginable que ces peuples, qui sortent d'un demi-siècle d'étouffement soviétique et auxquels l'UE a ouvert les bras, puissent soudain s'en détourner avec fracas, remettre en question «les valeurs» de l'Europe et voter pour des hommes forts, perçus comme les incarnations d'un passé pourtant honni. Pour des Hollandais, l'Europe unie n'est pas un vain mot. Ils se souviennent de ce voisin qui les a brutalement conquis et qui a détruit 80% d'une population juive qui constituait, jusqu'alors, un pilier économique et culturel central de la société. Pour les Juifs hollandais, en effet, Amsterdam était «La Première Ville», après Jérusalem bien entendu. Pour ajouter un niveau de complexité, mes cousins se souviennent aussi de cette honte internationale que fut le comportement du Dutch Bat, le bataillon hollandais de l'ONU

qui baissa les bras à Srebrenica en juillet 1995 et ne fit presque rien pour empêcher le massacre. Alors j'explique, comme toujours. Je raconte l'effondrement du Mur vu de l'autre côté, et puis j'enchaîne sur le rêve européen tel que perçu par des peuples qui se battent, depuis 1939, pour retrouver un semblant de normalité et de prospérité partagée. J'explique aussi les comportements allemands et américains en Yougoslavie dans les années nonante. Comme on dit lorsqu'on est engagé dans une campagne électorale perdante, j'essaie de faire de la pédagogie. Et ça fonctionne, assez bien même. On se frappe le front, de l'autre côté de la table de la cuisine: «Mais pourquoi n'entend-on jamais cela ici?» Vaste question, à laquelle je n'ai que des bribes de réponses – paresse, conformisme, désintérêt, complexe de supériorité, épuisement idéologique. Et pourtant chaque fois, et c'est bien trop souvent, je me déssole de constater cette abyssale et croissante ignorance à sens unique. Il semble en effet qu'à peu près tout ce qui se passe à l'est de Berlin et de Trieste demeure, aujourd'hui comme il y a quarante ans, tout aussi exotique, vaguement menaçant, arriéré, inconnaissable et mystérieux pour les Européens de l'Ouest. On range cela dans un seul et même tiroir depuis 1945 – le bloc soviétique, aujourd'hui ex, mais c'est toujours le même. Comment peut-on imaginer que l'Europe puisse rester unie ou, plus extraordinaire encore, poursuivre son élargissement, en comptant que la moitié de ses peuples constituants ignore presque tout de l'autre moitié, ou s'en fait des idées fausses. Au début de 1989, Mitterrand avait prédit qu'il faudrait désormais s'habituer à l'existence du Mur de Berlin et de l'Allemagne de l'Est. En dépit des apparences, il se peut qu'il ait eu raison.

David Laufer

## Carnaval sous la coupole

A la veille de Mardi gras, ne saisissant sûrement pas l'ironie de la situation, le Conseil national a voté l'interdiction de l'importation de foie gras. L'affaire n'est pas terminée – l'objet doit encore être porté devant le Conseil des Etats – mais son déroulement est si curieux qu'il faut s'y arrêter un instant.

La motion très récemment votée par nos éminents parlementaires a un contenu entièrement attendu («le gavage c'est mal et, dans le fond, c'est au gouvernement fédéral de décider ce que les gens ont le droit de manger»). Elle entre ainsi dans une grande tradition suisse: c'était en effet déjà là l'objet de la première initiative populaire fédérale. Après que l'on donna en 1891 le droit d'initiative fédérale au peuple<sup>1</sup>, celui-ci eut pour premier acte d'interdire l'abatage rituel. Les juifs et musulmans habitant la Suisse se mirent immédiatement à importer leur nourriture produite aux dépens du bien-être animal. Lorsque dans les années septante la norme fut retirée de la Constitution fédérale pour être placée dans la Loi sur la protection des animaux, on en profita pour interdire le gavage en Suisse. De la même façon, les Suisses continuèrent à importer du foie gras français.

Si le contenu de la motion est attendu, son origine ne l'est pas: cette motion n'est pas née dans la cour fumeurs du BFSH-2, pour emprunter l'élégante

expression de M. Nantermod, mais à l'UDC Zurich. Il faut croire que toute gastronomie ne se vaut pas: ceux qui scandaient «aujourd'hui le tabac, demain le cervelas» s'agitent pour interdire d'autres mets plus délicats.

Dans cette affaire, personne n'est à sa place. L'idée ne vient pas d'un vert, mais d'un UDC – même si le PLR l'accuse d'avoir été piloté par le PS<sup>2</sup>. La motion n'est pas justifiée par des intérêts économiques, ou par un souci de liberté, mais par le souci de la protection des animaux. Le résultat du vote est comique: si «piloté» qu'il ait pu être, le motionnaire est suivi par les deux tiers de son parti, laissant apparaître un *röstigraben* très clair, alors que le parti était très largement contre il y a cinq ans, lorsque le même objet était porté par le PS. Le centre est partagé de la même manière, et seuls les vert libéraux sont à leur place, adoptant à l'unanimité une position antilibérale. Surprise finale: un cinquième des socialistes sont contre, peut-être simplement parce que l'idée ne venait cette fois-ci pas d'eux?

Le constat n'est pas neuf: à Berne, on s'amuse à enfileur un costume et à réciter son texte, en se souciant moins du bien commun que de contredire son adversaire habituel. En renversant les rôles à la date de fin de carnaval, nos élus cherchent-ils à signifier qu'ils sont conscients de l'absurdité de l'exercice auquel ils se livrent?

Benoît de Mestral

<sup>1</sup> Au grand dam d'Alfred Escher qui nous laissa cette belle citation: «Penser que le peuple est infaillible, c'est faire comme les catholiques qui croient en l'infaillibilité du pape.»

<sup>2</sup> <https://www.lematin.ch/story/une-motion-relance-le-foie-gras-graben-en-suisse-734136961834>

## La Nation

Rédaction

Jean-Blaise Rochat / Frédéric Monnier  
CP 6724 1002 Lausanne

Tél. 021 312 19 14 (de 8h à 10h)

[courrier@ligue-vaudoise.ch](mailto:courrier@ligue-vaudoise.ch)

[www.ligue-vaudoise.ch](http://www.ligue-vaudoise.ch)

IBAN: CH09 0900 0000 1000 4772 4

ICM Imprimerie Carrara Morges

Il faut que l'action humanitaire neutre et impartiale soit respectée, tant la nôtre que celle menée par d'autres. Cela va au-delà du CICR. La neutralité et l'impartialité ne sont pas des concepts abstraits ni des principes pompeux déconnectés de ce que vivent les gens au quotidien. Ce sont des moyens pour parvenir à un but, une manière de travailler qui nous permet d'atteindre et d'aider les civils, et souvent de sauver des vies, de part et d'autre des lignes de front. Notre présence vise à apporter protection et assistance aux populations et ne devrait en aucun cas être interprétée comme légitimant des revendications territoriales ou de souveraineté – un droit et une obligation qui relèvent exclusivement des acteurs politiques.

Communiqué de presse  
du CICR du 29 mars 2022

# Le télétravail

**D**urant deux ans, l'obligation du télétravail a offert à maint employé un surcroît inestimable de liberté. Il a pu s'organiser à sa façon, fixer librement sa journée, travailler le matin tôt, quand les téléphones ne sonnaient pas encore, ou le soir, quand ils ne sonnaient plus. Pour éviter la lassitude et la déconcentration, il a pu entrecouper son travail de promenades, de musique ou de bricolages. Il a pu le faire dans la mesure où, à l'image de l'indépendant, il se sentait personnellement responsable du travail à accomplir.

Pendulaire, il a évité les déplacements biquotidiens du domicile au lieu de travail, réduisant d'autant son stress personnel, les bouchons routiers et la pollution.

Mais le télétravail en a écrasé d'autres, vivant dans un appartement trop petit ou trop bruyant. Pour eux, la liberté était justement de pouvoir sortir, de s'évader d'un milieu confiné pour se rendre dans un endroit dédié au seul travail.

Tel célibataire confiné s'est vu privé du foyer de remplacement que représentait son lieu de travail.

Celui pour qui son travail n'est qu'un gagne-pain sans grand intérêt souffre du télétravail. Car il a besoin d'une

structure extérieure qui lui impose des exigences de rythme et de production. Le télétravail l'en prive et le condamne à faire du présentisme à la maison.

A la longue, il semble d'ailleurs que même les employés modèles aient parfois besoin de cette structure.

Un autre ennui du télétravail est la confusion qu'il introduit entre le travail et la vie de famille. L'un risque toujours de déborder sur l'autre, sur les samedis et les dimanches, sur les soirs et les nuits, surtout si l'employé est de type scrupuleux.

Il vivra alors simultanément les soucis de son travail et ceux que son nouveau statut suscitera dans sa famille.

Pour définir le travail à faire, qui doit le faire et comment, il faut pouvoir discuter librement et sans prendre de gants. Zoom ou Skype, sans doute utiles, ne permettent pas ces salutaires échanges. Les contacts qu'offrent ces plates-formes sont trop indirects. Cela rend plus lâches les liens personnels, amortit l'attention, amollit la critique, décourage l'esprit créatif.

Pour le patron, il est difficile de diriger par internet, de moduler ses

décisions en fonction des imprévus, de recadrer une personne qui n'est pas en face de lui.

Et comment accueillir et intégrer les nouveaux venus ou former les apprentis, si la moitié de l'équipe est confinée à cinquante kilomètres de là ?

Ce que le coronavirus nous a encore révélé, c'est notre besoin physique et moral de contacts personnels directs. En plus de nos proches, nous avons besoin

*On veut des visages,  
avec des sourires, des soupirs  
et des grimaces.*

de rencontrer des gens qui ne nous sont rien de particulier, de simples frères laborieux, les côtoyer dans l'ascenseur, à portée de voix et de main, en trois dimensions, bien substantiels et bien opaques, installés dans la réalité, résistant à la touche « quitter », nous empêchant d'occuper toute la place dans notre perception du monde. On veut des visages, avec des sourires, des soupirs et des grimaces. On veut des bruits et des odeurs. Il existe une sorte de solidarité élémentaire des corps, qui s'imposait à nous sans même que nous ne nous en rendions compte. Elle nous a fait défaut durant deux ans.

Enfin, le travail, ce n'est pas simplement une certaine masse préexistante

de choses à faire et à livrer dans les délais. Le travail, ce sont des débouchés à entretenir et à développer, des clients à satisfaire, des fournisseurs et des sous-traitants à contrôler. C'est la vie interne de l'entreprise, la collaboration, les conseils, les discussions, tout ce bouillon de culture qui suscite les idées les plus inattendues. Et au-dessus, c'est un directeur qui ne soit pas le premier des exécutants, mais un chef, avec une vision synthétique de l'entreprise.

Dans la durée, l'entreprise, surtout petite ou moyenne, est le cadre normal du travail. Outre le salaire, elle offre à l'employé un certain encadrement. Elle attend de sa part un certain engagement. Cela vaut même, dans une moindre mesure certes, pour les grandes entreprises et les services de l'administration. Le télétravailleur, seul devant son ordinateur, et si fiable soit-il, ne bénéficie que de trop loin de ce milieu humain, créatif et inspirant, rassurant, aussi. Et à l'inverse, son absence physique prive l'entreprise de tout ce que sa présence pourrait apporter.

L'entreprise est, à son niveau, une communauté humaine. Le télétravail en est la dérive individualiste.

Olivier Delacrétaz

## La palette, nerf de la guerre

Combien de divisions ? 12'000 chars ! Quelle portée ? Nous avons tendance à nous focaliser sur des effectifs. Ce sont des données quantifiables et facilement compréhensibles pour les journalistes et le public. Pourtant, quantité n'est pas qualité et les commentateurs surpris par les difficultés rencontrées par l'armée russe en Ukraine ont peut-être oublié de l'analyser avec une approche plus holistique. Nous l'avons souvent rappelé dans les pages de la *Nation*, une armée doit être comprise comme un système de multiples capacités qui est plus que la somme de ses armes et soldats. Il ne s'agit pas de compter les blindés et les missiles mais de comprendre les structures de commandement et de contrôle (C2), les savoir-faire, les forces morales, etc. A cet égard, la logistique mérite une analyse plus approfondie. Cette dernière est en effet un multiplicateur de force et permet de maximiser les effets d'une armée sur le terrain.

La logistique de l'armée russe connaît en Ukraine des problèmes liés à des carences structurelles et des contingences conjoncturelles. Structurellement, sa fragilité est plutôt ancienne. La culture du gaspillage héritée de l'URSS qui disposait d'une pléthore de matériel et la corruption endémique ont péjoré la rationalisation des processus et détourné les fonds destinés à l'entretien des réserves. La Russie n'est pas un pays riche. Pour avoir les moyens de ses prétentions stratégiques, elle a investi une grosse part des budgets dans les armes de pointe, et non dans la modernisation en profondeur du système dans son ensemble. L'envoi d'un corps expéditionnaire en Syrie a particulièrement mis en exergue la nécessité de standardiser les processus logistiques.

Cela paraîtra futile au lecteur, mais l'armée russe utilise peu de palettes. Là où un Suisse avec un élévateur à

fourche peut décharger un camion en quelques minutes, il faudra peut-être une heure pour dix Russes. Pourtant, l'armée russe alloue généralement moins de logisticiens par combattant que les armées occidentales. C'est évidemment un ordre de grandeur mais cela démontre que la standardisation, surtout dans le domaine de la logistique, permet de diminuer les ruptures de charge et le personnel de maintenance, et donc de maximiser les effets sur le terrain.

Alors que le matériel soviétique était réputé de bonne qualité parce que non soumis aux lois de l'appel d'offres, le matériel construit après la chute de l'URSS, la libéralisation et les réformes du ministre Serdioukov a plutôt perdu en qualité. À l'époque de l'URSS, l'Ukraine hébergeait des industries critiques pour la défense soviétique. Après la guerre froide, le pays a hérité de ces industries, mais les secteurs russe et ukrainien ont continué à entretenir des relations solides. Très dépendante des importations, la Russie s'est coupée de ces industries après la guerre de 2014. Aujourd'hui, l'armée russe roule sur des pneus chinois. Il découle de toute cela un besoin accru en pièces de rechanges et en maintenance.

Les conséquences de ces lacunes structurelles sont amplifiées par des causes conjoncturelles. Plusieurs facteurs doivent être pris en compte. Concernant le facteur des forces, les besoins de l'armée russe en Ukraine sont estimés à 4 millions de litres d'essence et 800 tonnes de nourriture par jour pour ne prendre que ces deux classes de ravitaillement<sup>1</sup>. Les besoins en munitions et pièces de rechange et l'évacuation des blessés dépendent eux de l'intensité des combats. Il est néanmoins clair que ce conflit provoque une importante attrition des moyens, du côté russe en particulier. Il faut également relever

que l'attaque du 24 février a été menée au sortir de plusieurs mois d'exercices qui ont fatigué le matériel. Ce problème est accentué par les nombreuses plateformes d'armes différentes utilisées, nécessitant des pièces de rechange souvent incompatibles entre elles.

L'espace est le deuxième facteur de problèmes pour les forces russes qui n'ont pas l'avantage des lignes intérieures chères au stratège Antoine de Jomini<sup>2</sup>. Les Ukrainiens ne se sont pas arc-boutés sur la frontière mais ont au contraire attiré l'adversaire à l'intérieur des terres pour étirer ses lignes. Les Russes sont très dépendants du train et ne contrôlent aucun nœud ferroviaire important en Ukraine. La vulnérabilité de ce moyen de transport a été mise en évidence par les sabotages permanents du réseau ferré biélorusse, indispensable au transfert des forces. De plus, les attaques systématiques contre les convois routiers, souvent sans protection, et les opérations de contre-mobilité intelligentes menées par les Ukrainiens mettent en tension les flux et contraignent les Russes à utiliser une importante proportion de leurs forces déjà limitées pour garantir l'autoprotection de leurs arrières. Les logisticiens sont rarement les meilleurs combattants.

Quant au facteur temps, le choix de la saison pour attaquer l'Ukraine

a largement été commenté. Tout le monde se rappelle la fameuse *raspoutitsa* ayant ralenti la Grande Armée et la Wehrmacht. En effet, le dégel du printemps rend le terrain impropre à la manœuvre de grandes formations. Celles-ci sont contraintes de rester sur les axes et dans l'impossibilité de déployer leurs forces horizontalement. Le commandement est ainsi compartimenté entre les différentes routes et les moyens de combat et de ravitaillement entrent en compétition pour l'utilisation des axes. Enfin, plus le conflit dure, plus le complexe militaro-industriel russe sous sanctions peinera à compenser la dégradation des moyens.

De manière générale, ce constat doit rappeler à notre politique de sécurité qu'il est indispensable d'investir dans toutes les sphères d'opérations et de considérer l'armée suisse comme un système. Il est dangereux de ne faire que des calculs quantitatifs et de perdre de vue ces multiplicateurs de force comme la logistique, le commandement ou les forces morales.

Edouard Hediger

<sup>1</sup> *Theresianische Militärakademie*, Vienne.

<sup>2</sup> Le défenseur encerclé doit parcourir une plus courte distance pour se ravitailler (lignes intérieures) que l'attaquant (lignes extérieures).

### Votations fédérales du 15 mai 2022

- **Modification de la loi sur le cinéma (voir l'éditorial de Félicien Monnier dans le numéro 2196 du 11 mars)** **NON**
- **Modification de la loi sur la transplantation d'organes (voir l'article d'Olivier Delacrétaz dans le précédent numéro)** **NON**
- **Corps européen de garde-frontières (FRONTEX) (voir l'éditorial de Félicien Monnier dans le précédent numéro)** **NON**

## Tout n'est pas perdu

Dans nos médias romands chéris, *chercheurs* et *chercheuses*, *politologues*, *éthiciens* ou *coachs* produisent parfois des phrases surprenantes: «J'aimerais votre opinion sur à quel point la Suisse a changé durant la pandémie» ou «L'Etat ne va pas s'ingérer dans la famille pour savoir qu'est-ce qui se passe en matière de sensibilisation à la citoyenneté» ou «La bioéthique est la science de comment bien faire en médecine et dans les sciences de la vie». L'interrogation indirecte semble une entreprise risquée pour des individus *bardés de diplômes*.

La grammaire n'a pas bonne presse.

Elle impose des règles. Fort peu inclusive, elle discrimine ceux qui les violent. La répétition intensive et quelques sacrifices en matière de loisirs sont requis, ce dont notre société a horreur, à moins qu'ils ne soient imposés à des pianistes, des danseurs ou des *sportifs de haut niveau*.

L'enseignement de la grammaire a donc été négligé dans nos écoles quand les réformes se sont succédé au début des années huitante, accompagnées de brochures aussi scientifiques

et innovantes qu'inutilisables. Rien de solide ne se construisait plus. Chaque maître de français se débrouillait pour transmettre ce qui lui semblait bon.

Les résultats de cette perte de rigueur se manifestent de nos jours dans les médias où l'on discute, les journaux, tels *24 heures* et *Le Temps*, étant plus ou moins épargnés.

Pourtant on pourrait envisager une amélioration. Avant de prendre notre retraite de l'enseignement, nous disposions depuis une année du manuel *TEXTE et LANGUE, aide-mémoire, savoirs grammaticaux et ressources théoriques pour les élèves du cycle 3* (c'est-à-dire les enfants de 13 à 15 ans de l'école obligatoire des cantons romands), dont les auteurs sont le Genevois Pierre-Alain Balma et le Valaisan Philippe Roduit.

Cet ouvrage bien conçu et systématique, d'une présentation agréable, part du texte concret pour aller à la phrase et au mot, puis revient au texte. Les parents, ou plutôt les grands-parents, pourraient l'utiliser sans que la terminologie choisie ne les déroutent. Le *pré-dicat* apparaît, les espèces deviennent *classes*, le complément d'objet indirect

se dit *complément du verbe indirect*, la coordination s'appelle *enchaînement*: rien de bien méchant. La phrase de base est clairement définie et ses transformations possibles sont exposées en détail. L'élève de 15 ans qui maîtriserait le contenu de l'ouvrage aurait un bagage suffisant pour comprendre et écrire des textes de qualité, sans avoir été soumis à un jargon indigeste. Il distinguerait les registres de langue (soutenu et littéraire, courant, familier, argot, verlan). Il saurait analyser et élaborer un récit. Il accorderait les participes passés correctement (même ceux des verbes pronominaux), utiliserait habilement les temps et les modes (même l'indicatif avec *après que...*), reconnaîtrait même le subjonctif imparfait, distinguerait les diverses subordonnées et comprendrait leur sens, formerait correctement les relatives et les... interrogatives indirectes, disposerait des premières notions de rhétorique, saurait discerner les figures de style essentielles et ferait bon usage du dictionnaire.

Il est à noter qu'il n'est pas systématiquement tenu compte dans le livre des nouvelles graphies proposées dans la brochure *Les rectifications de*

*l'orthographe du français* de 1999, et qu'aucun chapitre n'est consacré à l'écriture inclusive.

Bref, un livre de grammaire sensé est à disposition des maîtres. Il profitera à tous si trois conditions sont remplies. Les jeunes enseignants devront y être formés avec persévérance car certains d'entre eux, victimes des errements des trois dernières décennies, dominent mal les bases de l'orthographe et de la grammaire. Une augmentation des périodes de français à tous les niveaux de l'enseignement sera la bienvenue. Sans étude approfondie de la langue maternelle et des mathématiques, personne ne sait lire, écrire et compter; l'école ne remplit pas sa mission principale. Enfin, il ne faut pas craindre – n'en déplaise aux partisans du *ludique* en toutes choses – d'*exercer* inlassablement les notions acquises, comme le font les gens de métier, les artisans, les artistes et les sportifs désireux d'atteindre une certaine perfection.

Alors nous n'entendrons plus cette phrase horrible: «Les enfants s'occupent de savoir si est-ce qu'on est triste quand on est seul».

Jacques Perrin

## Faire parler les images

En octobre 1938, Hitler annexe les territoires des Sudètes, consécutivement aux accords de Munich. Quand j'étais écolier, cet épisode était illustré dans le manuel d'histoire par une photo représentant une femme en pleurs, le bras droit tendu. La légende ou le commentaire du maître, je ne sais plus, donna cette interprétation de la scène: cette femme était tchèque et elle était contrainte de faire le salut nazi à l'arrivée des troupes du Reich en Tchécoslovaquie. Cette explication me parut satisfaisante à un détail près: au second plan, l'enseigne d'une boutique était en allemand: *Modewaren*.

Plus tard, j'eus l'occasion de voir les ahurissantes images filmées de femmes en extase, le visage baigné de larmes, tendant des mains fébriles vers le Führer penché sur ses admiratrices subjuguées. Ce reportage me fit douter de l'explication de la photo. Parmi l'avalanche de documents relatifs à la Deuxième Guerre mondiale, cette image d'une femme en sanglots est restée présente dans ma mémoire, sans doute à cause de l'ambiguïté de l'émotion exprimée:

joie ou tristesse? Le geste est triomphal et le visage accablé. Accablé de bonheur ou de désespoir? J'en vins à penser que c'était une Sudète qui pleurait de joie au rattachement de son pays à l'Allemagne.

Il n'est pas difficile de trouver ce document sur internet. Il suffit d'entrer dans un moteur de recherche «Hitler Sudètes» pour tomber sur cette photo. L'épisode se tient à Asch, petite ville tchécoslovaque dans l'immédiate proximité de la Bavière. Il reste que la première interprétation n'est pas absurde: la langue d'une enseigne ne dit pas la nationalité de celle qui se trouve devant. Il est tout à fait possible que la femme soit tchécoslovaque au milieu d'une population majoritairement allemande. Tant qu'on n'a pas établi avec certitude son identité, toute supposition demeure possible. Seule l'émotion reste et elle n'a pas besoin de la vérité documentaire et historique pour garder sa force d'expression. Par ailleurs, il n'est pas rare qu'on ajoute des affects personnels quand on est touché: l'image m'avait troublé à quinze ans parce que cette femme ressemblait à une personne

que j'aimais. C'est sans doute ce dernier aspect – pourtant vraiment secondaire! – qui a inscrit durablement l'image dans ma mémoire.

Plusieurs photos de guerre sont devenues de véritables icônes du reportage photographique, inscrites dans l'imaginaire collectif: le garçon du ghetto de Varsovie, la petite fille nue du Vietnam, le petit Aylan sur la grève ou encore le milicien républicain fauché dans sa course par une balle, saisi par le Leica de Robert Capa. L'émotion dégagée par ce dernier cliché provient de la valeur esthétique de l'instantané, au dynamisme de l'élan brisé, cadré de près. Mais l'intensité de la perception tient aussi à la charge symbolique qu'on attribue à l'événement: c'est la République incarnée, assassinée par le tir anonyme et sans visage d'un adversaire franquiste. Cette image a beaucoup servi la propagande du camp républicain, plus que des centaines d'articles de presse. Et pourtant, artistiquement, la photo aurait la même puissance expressive si l'homme foudroyé était un nationaliste abattu par un républicain.

*Guernica*, chef-d'œuvre de Picasso, pourrait être l'illustration de n'importe quel désastre de n'importe quelle guerre, hélas. Commandée par le gouvernement

républicain, c'est une œuvre de propagande destinée à l'Exposition universelle de Paris en 1937. La propagande tient plus dans le titre que dans le tableau. On peut lui faire dire autre chose que le bombardement d'une ville. L'émotion est distincte de la signification. Cet aspect du pouvoir des œuvres d'art est très évident en musique. L'exemple le plus connu est tiré de *l'Orphée* de Gluck, dont le fameux air «J'ai perdu mon Euridyce, rien n'égale mon malheur» conserve toute sa pertinence émotive en inversant le sens du texte: «J'ai trouvé mon Euridyce, rien n'égale mon bonheur.» C'est ainsi qu'on peut être totalement étranger à toute piété mariale et adorer le *Stabat Mater* de Pergolèse.

La guerre actuelle nous abreuve d'images bouleversantes. Elles font appel à des sentiments de pitié, de justice; elles suscitent une légitime indignation. Plus tard, on apprendra que certaines ont été truquées, détournées de leur signification, que leur authenticité est incertaine. La dame en pleurs devant le magasin de mode m'a appris très tôt à être circonspect et savoir raison garder quand on est naturellement ému devant une image que l'on sait pouvoir servir à la propagande.

Jean-Blaise Rochat

## Energie et Constitution

Notre journal a dénoncé les graves atteintes à la souveraineté cantonale et à l'autonomie communale que comporte un projet fédéral d'«accélération des procédures», en matière d'installations de production d'électricité. Cette proposition portée par Mme Sommaruga violerait au moins quatre fois la Constitution fédérale! Et, en fait d'accélérer les procédures, il s'agit surtout d'éliminer les gêneurs, notamment les communes qui, souvent, s'opposent à l'implantation d'éoliennes sur leur territoire.

La Ligue vaudoise a détaillé son analyse et manifesté son opposition dans le cadre de la consultation fédérale ouverte à ce propos, en intervenant

auprès de l'autorité fédérale et du Conseil d'Etat. On trouve sa détermination *in extenso* sur le site de notre Mouvement: [www.ligue-vaudoise.ch](http://www.ligue-vaudoise.ch).

D'autres voix se font entendre dans le même sens. C'est en particulier le cas de l'Association de communes vaudoises, qui a pris une position très ferme à l'intention du Conseil d'Etat.

Nous voulons croire que le gouvernement vaudois – dont nous examinerons à la loupe la réponse qu'il donnera à Berne – sera intraitable dans la défense des institutions et que cela fera reculer Mme Sommaruga.

J.-F. C.

## Ils sont devenus fous

La reprise méthodique, par le Conseil fédéral, des sanctions de l'Union européenne à l'encontre de la Russie, la demande faite au CIO par la conseillère fédérale Viola Amherd (qui s'est fait rembarquer) de virer ses collaborateurs russes et biélorusses, les rodomontades du président de la Confédération Ignazio Cassis, tout fier que nous soyons «parmi les meilleurs du monde» dans l'exécution des sanctions, les pressions de parlementaires libéraux-radicaux et verts libéraux pour que la Suisse

s'intègre à l'OTAN, autant de nouvelles fédérales que nous déplorons, aussi bien sur le plan moral que sur le plan politique. Nous y reviendrons plus à loisir dans quinze jours.

Nous signalons à nos lecteurs qu'un *Cahier de la Renaissance vaudoise* consacré à la neutralité est en cours avancé de rédaction. Les derniers événements lui donnent tout son sens et toute son urgence.

La Rédaction